

LA FLORAISSON DE L'INTIME : DES *CONFESSIONS* DE ROUSSEAU AUX *MÉMOIRES* DE MANON

ROLAND

Laurence VANOFLEN, Maître de conférences (Cslf/Litt et Phi), Université Paris Nanterre

Introduction

Le dernier fait marquant la fin du siècle en littérature est le développement d'une écriture personnelle dans le sillage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Leurs deux tomes paraissent en 1782 et 1789 à titre posthume, donnant naissance au genre autobiographique promis à un riche avenir jusqu'à notre époque. L'autobiographie se distingue des mémoires où l'intérêt du récit tient au statut social du narrateur, généralement important. Il lui donne l'occasion d'être le témoin de faits historiques qui font, à l'époque classique, tout l'intérêt du genre.

L'écriture du « moi » découle au contraire de l'accent mis sur la vie privée au dix-huitième siècle, de l'émergence de la bourgeoisie, autant que de l'épistémologie sensualiste des Lumières. L'identité est en effet le résultat d'une expérience. L'autobiographie suppose le dédoublement énonciatif mais aussi la prise de conscience à travers le temps de la genèse de sa propre personnalité par le narrateur. La singularité d'un « moi » roturier se trouve donc au centre du récit, ce qui est bien la nouveauté des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau.

Partie 1 – la naissance du genre : Les *Confessions* de J-J. Rousseau

Publiées pour les six premiers livres en 1782, quatre ans après la mort de Rousseau, les *Confessions* sont néanmoins conçues dès la fin des années 1760. Le projet naît en effet en partie de la nécessité de se justifier des différentes attaques dont Rousseau est l'objet, surtout après l'interdiction de l'*Émile* à la fois en France et à Genève. Ces attaques émanent des autorités religieuses comme des philosophes.

Un pamphlet de Voltaire en 1764 révèle en effet que l'auteur de l'*Émile* a abandonné ses enfants. Rousseau éprouvera alors le besoin de prouver la bonté de son cœur en remontant au fil de son existence et en avouant jusqu'à ses moindres fautes. Il revient ainsi sur le vol d'un ruban qui a coûté le renvoi d'une pauvre cuisinière, ou sur l'épisode du peigne cassé chez le pasteur Lambercier dont il est injustement accusé ; comme il reviendra sur ses premiers émois sexuels lors de la fessée qui lui est administrée lors de cette occasion.

Les aveux de Jean-Jacques provoqueront bien sûr le scandale dès la parution du livre, jetant un jour sur les bizarreries de ses relations avec les femmes, du masochisme à l'exhibitionnisme. Il anticipe en effet sur les révélations de la théorie freudienne. Mais l'essentiel pour Rousseau est la saisie de la cohérence de sa personnalité. L'épisode du peigne cassé par exemple, dont on trouvera l'extrait dans l'eBook, date les débuts de l'indignation devant l'injustice qui animera l'auteur du second *Discours*.

Et Rousseau souligne aussi ses contradictions, comme celles entre son imagination et son esprit, contradictions qui le rendent peu apte à la vie mondaine. Je cite : « J'aurais bien fait des impromptus mais à loisir », comme il le dit avec un certain humour au Livre III.

L'écriture autobiographique devient alors en elle-même une victoire sur le temps. Le sentiment d'authenticité s'éprouve en effet dans les moments où Rousseau raconte le court bonheur des Charmettes au Livre VI, ou bien lorsqu'il raconte une nuit à la belle étoile lors de ses errances entre Paris et Chambéry. Ce bonheur est à la jonction entre l'écriture et le souvenir. Je cite encore : « Les moindres faits de ce temps-là me plaisaient parce qu'ils sont de ce temps-là ». Et le tome II en revanche, consacré à l'entrée en littérature et à ses relations avec les philosophes, sera plus sombre, envahi par le sentiment croissant du complot qu'éprouve Rousseau.

Mais moins que la vérité historique, ce que Rousseau vient alors à affirmer, c'est la vérité subjective et sentie. Peu importe que la mémoire ne soit pas fidèle, qu'elle filtre et qu'elle sélectionne comme on le lui reprochera. Bien d'autres écrivains, après Rousseau, du séducteur Giacomo Casanova à Chateaubriand, Stendhal, George Sand ou Marcel Proust, poursuivront l'entreprise et dans la série des signes mémoratifs, la grive de Combourg, de Chateaubriand, comme la madeleine de Proust, doivent indéniablement à la pervenche de Jean-Jacques Rousseau. Mais les aléas et la violence de la Révolution vont renforcer et exacerber le besoin de laisser la trace d'existences individuelles, saisies à la fois dans leur singularité et dans les circonstances d'un quotidien humble et parfois dramatique.

Partie 2 – En attendant la guillotine : Les Mémoires particuliers de Mme Roland (1793)

Ainsi, Manon Roland, simple femme d'un inspecteur des manufactures qui deviendra ministre de l'Intérieur, prise dans la chute des Girondins, est-elle arrêtée le 31 mai 1793. Egérie de la Révolution, elle en devient alors la victime et va consacrer les six mois de son arrestation avant son procès expéditif et son exécution, à rédiger des *Notices historiques* et des *Mémoires particuliers*.

D'abord tendue vers la nécessité de défendre l'action et le souvenir des hommes avec qui elle a partagé son engagement politique, son mari bien sûr, Roland, Buzot ou Brissot, son écriture se tourne ensuite vers l'évocation de l'enfance, remontant jusqu'à la date de 1780. A la fois dérivatif et acte de résistance à ses accusateurs, son récit est aussi l'occasion de se ressaisir soi-même.

Comme Rousseau, elle fait vœu de sincérité et raconte notamment un attentat à la pudeur dont elle est victime dans l'atelier de son père à la préadolescence, ainsi que les retentissements psychologiques, troubles, culpabilité, honte qu'elle connaîtra. C'est un témoignage évidemment très rare sous une plume féminine, compte tenu de la bienséance en vigueur. Elle livre également, une chronique précieuse d'une enfance dans la petite bourgeoisie parisienne, « son père était en effet maître graveur », avec son itinéraire intellectuel, l'histoire de ses amitiés et de son mariage.

Marquée par la lecture de Plutarque à huit ans, de *La Nouvelle Héloïse* après la mort de sa mère, elle se forge un idéal héroïque marqué par la vertu et l'énergie. Cette personnalité qui perce dans son écriture lui vaudra l'admiration de Chateaubriand, Stendhal, Lamartine, ou de l'historien anglais Carlyle. Des témoins rapportent d'ailleurs ses derniers mots ; sur la place de la Révolution devant la statue de la Liberté au moment d'être guillotinée, elle se serait écriée : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

Inachevé, le texte des *Mémoires* est écrit sur la pression des circonstances et du naufrage des idéaux politiques pour lesquels elle s'est engagée. Les derniers mots des *Mémoires*, à 39 ans, le rappellent sobrement. Ses *Mémoires* seront publiés en 1795 sous une forme altérée. Ainsi, l'écriture apparaît comme le seul moyen de sauver un « moi » irremplaçable et que le temps menace, de Restif au Casanova vieillissant qui se sont tenus à l'écart de la Révolution, ou même aux nobles emprisonnés

ou non, émigrés ou non comme Madame de La Rochejaquelein, Madame de La Tour du Pin ou Madame d'Arconville.

Mais l'écriture personnelle essaime aussi dans les journaux intimes, voire dans la fiction à la même époque. Pensons au grand monologue de Figaro chez Beaumarchais ou au roman de Chateaubriand, *Senancour*, ou à Benjamin Constant au début du dix-neuvième siècle. Pour conclure, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau marquent donc l'éclosion de l'autobiographie, entendue comme un récit ordonné par lequel un simple particulier entend rendre compte de ce qu'il est, de son identité singulière ressaisie par la mémoire.

L'autobiographie est révélatrice de la transformation en profondeur que connaît la littérature en cette fin du dix-huitième siècle dans la mesure où il s'agit d'un genre entièrement neuf, sans règles, qui échappe à la bienséance pour affirmer la vérité du sujet.